

La Parole malheureuse. De l'alchimie linguistique à la grammaire philosophique, Éditions de Minuit, 1971.

Wittgenstein : La rime et la raison. Science, éthique et esthétique, Éditions de Minuit, 1973.

Le Mythe de l'intériorité. Expérience, signification et langage privé chez Wittgenstein, Éditions de Minuit, 1976, nouvelle édition 1987.

« L'animal cérémoniel : Wittgenstein et l'anthropologie » – in L. WITTGENSTEIN, *Notes sur le «Rameau d'or» de Frazer*, L'Age d'homme, 1982.

Le Philosophe chez les autophages, Éditions de Minuit, 1984.

Rationalité et cynisme, Éditions de Minuit, 1985.

La Force de la règle. Wittgenstein et l'invention de la nécessité, Éditions de Minuit, 1987.

Le Pays des possibles. Wittgenstein, les mathématiques et le monde réel, Éditions de Minuit, 1988.

Herméneutique et linguistique, suivi de *Wittgenstein et la philosophie du langage*, L'éclat, 1991.

L'Homme probable. Robert Musil, le hasard, la moyenne, et l'escargot de l'histoire, L'éclat, 1993.

Langage, perception et réalité. Vol. I La perception et le jugement, Ed. Jacqueline Chambon, 1995.

La demande philosophique. Que veut la philosophie et que peut-on vouloir d'elle?, Leçon inaugurale du Collège de France, L'éclat, 1996.

JACQUES BOUVERESSE

PHILOSOPHIE, MYTHOLOGIE
ET PSEUDO-SCIENCE

Wittgenstein lecteur de Freud

« tiré à part »

ÉDITIONS DE L'ÉCLAT

« Mein Über-Ich könnte von meinem Ich sagen :
“ Es regnet, und das Ich glaubt es ”, und könnte fortfahren :
“ Ich wird also wahrscheinlich einen Schirm mitnehmen. ”
Und wie geht nun das Spiel weiter? »

Ludwig Wittgenstein, *Bemerkungen über die Philosophie der Psychologie*, I, § 708.

première édition : mars 1991
deuxième édition : février 1996

© Editions de l'éclat, 1991
ISSN : 1151-647X
ISBN 2-905372-46-X

L'ouvrage que voici a été rédigé à partir de deux études publiées il y a quelques années : « Wittgenstein face à la psychanalyse », paru dans la revue *Austriaca*, n° 21 (novembre 1985), pp. 49-61, et « Wittgenstein et Freud », in *Vienne au tournant du siècle*, sous la direction de François Latraverse et Walter Moser, Albin Michel, 1988, pp. 153-177. Son ambition principale était d'essayer de comprendre un peu mieux les remarques parfois énigmatiques que Wittgenstein a formulées à propos de la psychanalyse et, plus particulièrement, de montrer que la position qu'il adopte à l'égard de la théorie freudienne correspond assez exactement à ce que pourrait attendre quelqu'un qui aurait une familiarité suffisante avec l'ensemble de sa philosophie, mais ignorerait tout de son intérêt pour la psychanalyse et de ce qu'il a pu dire ou écrire sur elle.

Freud raconte que : « Lorsque la psychanalyse devint un objet de discussion également en France, Janet s'est mal conduit, a manifesté une connaissance très mince de ce dont il s'agissait et utilisé de vilains arguments. Pour finir, il s'est montré à mes yeux tel qu'il était et a dévalorisé lui-même son œuvre en annonçant que, lorsqu'il avait parlé d'actes psychiques "inconscients", il n'avait rien voulu dire par là, que ç'avait été simplement "une façon de parler" ». Je me suis souvent demandé comment il était possible que Wittgenstein, qui, pour des raisons qui lui sont propres, considère, lui aussi, « l'hypothèse » de l'inconscient comme n'étant en réalité rien de plus qu'une façon de parler qui crée davantage de difficultés philosophiques qu'elle ne résout de problèmes scientifiques, pouvait bénéficier d'une telle indulgence auprès des adeptes de la cause freudienne. Il n'est pas difficile de deviner de quelle façon Freud lui-même aurait pu réagir à la conception d'un philosophe qui soutient que l'inventeur de la psychanalyse n'a pas « découvert » un domaine nouveau dont il a en même temps créé la science, mais simplement proposé une nouvelle détermination ou une extension de concept : « Extension d'un concept dans une *théorie* (par exemple, le rêve comme réalisation d'un désir) » (*Zettel*, § 449). Ce que Wittgenstein ne reconnaît pas dans la psychanalyse, comme d'ailleurs également dans la théorie des ensembles, n'est rien de moins que son ontologie.

Pourtant, bien qu'il accepte apparemment tout de la nouvelle science, sauf précisément l'essentiel, à savoir l'inconscient, il pourrait bel et bien, d'après

certain, avoir joué un rôle positif et même constituer en quelque sorte un intermédiaire indispensable dans le processus qui a conduit du Freud qu'il discute à Lacan, c'est-à-dire, en fait, de Freud à lui-même. Je ne vois là personnellement rien d'autre qu'un effet de plus de la tendance, dont les psychanalystes sont pourtant payés pour savoir quelque chose, à prendre ses désirs (théoriques et philosophiques, en l'occurrence), pour des réalités. La France, qui a certainement dédommagé Freud, au-delà de ce qu'il pouvait raisonnablement espérer et même au-delà du raisonnable lui-même, pour la déception qu'il évoque dans le passage cité plus haut, est, de toute façon, bien connue pour sa tendance à confondre par moments la pratique de la philosophie avec celle de l'association libre et pour son mépris souverain de ce que Wittgenstein considérait comme plus important que toute autre chose en philosophie, à savoir la reconnaissance des différences. Dans une conversation de 1948 avec Drury, après avoir remarqué que Berkeley et Kant lui semblent être des penseurs très profonds, il répond à une question concernant Hegel : « Hegel me semble toujours vouloir dire que des choses qui ont l'air différentes sont en réalité les mêmes. Alors que ce qui m'intéresse est de montrer que des choses qui ont l'air d'être les mêmes sont en réalité différentes. » C'est une conception qui n'est certainement pas très séduisante pour ceux qui considèrent le respect des différences, à commencer par celles qui existent entre les modes de pensée et les styles philosophiques, comme la marque de l'impuissance ou de la pusillanimité philosophiques et qui trouvent plus commode de considérer que ce qu'un philosophe comme Wittgenstein s'interdit délibérément, pour des raisons philosophiques, de faire est une chose qu'il est simplement incapable de faire et qu'il faut essayer de faire à sa place. Il ne faut sans doute pas chercher ailleurs la raison du peu d'effet que la lecture de ses écrits a, de façon générale, sur la conception et la pratique de la philosophie des gens qui se réclament en principe de lui. Et c'est peut-être ce qui explique également que nous soyons manifestement entrés dans la période des ouvrages et des articles du type « Wittgenstein et X », dans lesquels on peut s'attendre à ce que X soit, de préférence, l'auteur le plus improbable possible. Mais c'est, je m'empresse de le dire, un aspect du problème sur lequel je n'ai pas l'intention de m'attarder dans ce travail, qui est consacré à ce que Wittgenstein dit de la psychanalyse, et non à la question de savoir si la psychanalyse pourrait, sans renoncer à l'essentiel, réussir à s'accommoder de ce qu'il dit ou même, comme on le suggère parfois, utiliser ce genre de critique, considérée généralement comme beaucoup plus « constructive » que celle de Popper, pour essayer de clarifier et d'améliorer sa position.

Bien que je sois convaincu que les remarques de Wittgenstein disent bien ce qu'elles ont l'air de dire, à savoir que la psychanalyse n'a pas grand-chose à voir avec le genre de science qu'elle prétend être, je n'aimerais pas non plus donner l'impression d'avoir cherché essentiellement à les utiliser pour formuler une critique de plus contre la psychanalyse. Je ne crois pas du tout que la question de la psychanalyse puisse être considérée comme réglée par ce que Wittgenstein en a dit, aussi pertinentes que puissent être, de façon générale, ses observations et ses critiques. Il est certainement difficile, après avoir lu Freud, d'admettre que l'inconscient pourrait se réduire finalement

à n'être qu'une simple « forme de représentation ». Mais il est malheureusement encore plus difficile de soutenir que nous disposons aujourd'hui d'un concept cohérent et scientifiquement irréprochable ou même simplement acceptable de l'inconscient, qui satisfasse les conditions imposées par la théorie freudienne. En dépit de la révolution copernicienne que Freud est supposé avoir effectuée et de toutes les choses que la psychanalyse nous a, dit-on, « démontrées » une fois pour toutes à propos de l'inconscient, le philosophe, dont le problème est, si l'on en croit Wittgenstein, de ne pas en dire plus qu'il n'en sait, est donc obligé avant tout de constater que nous ne savons toujours pas réellement aujourd'hui si ce que dit Freud est réellement intelligible et, de surcroît, vrai.

Dans une lettre de 1945, Wittgenstein écrit à Malcolm, qui avait commencé à lire Freud : « Moi aussi, j'ai été très impressionné lorsque j'ai lu Freud pour la première fois. Il est extraordinaire. — Bien sûr, il est plein d'idées qui ne sont pas nettes, et son charme et le charme de son sujet sont tellement grands que vous pouvez aisément être mystifié. Il souligne toujours quelles grandes forces dans l'esprit, quels puissants préjugés travaillent contre l'idée de la psychanalyse, mais il ne dit jamais quel charme énorme cette idée a pour les gens, exactement comme elle en a un pour lui. Il peut y avoir de puissants préjugés qui vont contre l'idée de découvrir quelque chose de dégoûtant, mais c'est parfois infiniment plus *attrayant* que repoussant. A moins que vous ne pensiez *très* clairement, la psychanalyse est une pratique dangereuse et malpropre, et elle a fait un mal infini et, comparativement, très peu de bien. (Si vous croyez que je suis une vieille demoiselle — réfléchissez-y à nouveau!) — Tout cela, bien entendu, n'enlève rien aux choses extraordinaires que Freud a réalisées du point de vue scientifique. Seulement les conquêtes scientifiques extraordinaires ont de nos jours une façon d'être utilisées pour la destruction des êtres humains (je veux dire, de leurs corps, de leurs âmes *ou de leur intelligence*). *Gardez donc bien toute votre tête.* »

Il est un peu surprenant de voir Wittgenstein évoquer ici ce qu'il appelle « *Freud's extraordinary scientific achievement* », puisque les remarques qu'il formule à propos de la théorie freudienne ont plutôt tendance à souligner, de façon générale, à quel point elle est éloignée de l'idée d'une science et proche de celle d'une mythologie. Il faut sans doute en conclure que, comme beaucoup d'autres critiques de Freud (Kraus, par exemple), qui trouvaient inquiétante la façon dont la psychanalyse avait commencé à conquérir le monde, Wittgenstein a hésité, lui aussi, sur la question de savoir si ce qui ne va pas dans la psychanalyse est d'abord la psychanalyse elle-même ou, au contraire, essentiellement l'utilisation qui en est faite et qui, probablement, ne peut pas ne pas en être faite dans une époque comme la nôtre. Wittgenstein admet, semble-t-il, qu'il pourrait exister un bon usage de la théorie freudienne, mais considère comme déjà amplement démontré par l'expérience que les conditions qu'il exigerait, aussi bien en ce qui concerne l'état d'esprit et les dispositions du patient que les aptitudes de l'analyste, ne peuvent être réalisées que de façon tout à fait exceptionnelle. Mais il est clair qu'un instrument scientifique dont on fait généralement un usage pervers et néfaste ne peut pas être critiqué de la même façon qu'une construction mythologique qui n'aurait pour (et, du point de vue philosophique, contre) elle que l'énorme

séduction qu'elle est capable d'exercer sur les esprits faibles ou, en tout cas, ceux qui n'ont ni l'envie ni la capacité de penser clairement. Wittgenstein pense que nous avons un besoin impérieux de la clarté philosophique pour nous préserver des méfaits de la psychanalyse, mais c'est un fait que l'on a plutôt estimé de façon générale, en tout cas en France, que c'était beaucoup plus la philosophie qui avait besoin de la « science » psychanalytique, que la psychanalyse d'un véritable travail de clarification philosophique; et c'est bien à cela que l'on devait s'attendre, si ce que dit Wittgenstein est exact.

Wittgenstein ne condamnait pas nécessairement comme une faute contre l'intelligence le fait d'accepter une théorie qui a essentiellement l'avantage d'être particulièrement séduisante. Mais il considérait certainement comme le devoir élémentaire de l'intelligence (et, en tout cas, celui de la philosophie) d'essayer de déterminer dans toute la mesure du possible quelle est exactement la part d'attraction et de répulsion plus ou moins instinctives et irraisonnées qui entrent dans l'acceptation que nous donnons ou le refus que nous opposons à une théorie quelconque. C'est, pour lui, le genre de chose qu'il est essentiel de *savoir*, même s'il n'est pas du tout certain que cela puisse entraîner une modification radicale de l'attitude que nous avons à l'égard de la théorie en question; et c'est très précisément le sens du travail philosophique qu'il a effectué lui-même à propos du cas exemplaire de la psychanalyse. Ce que la psychanalyse nous apprend sur nous-mêmes pourrait bien n'être pas d'abord et, en tout cas, pas uniquement ce qu'elle croit : elle nous met peut-être surtout en présence du fait anthropologiquement et épistémologiquement significatif, mais peut-être irréductible, que des explications comme celles qu'elle nous propose sont susceptibles de s'imposer immédiatement et de façon presque irrésistible à des êtres constitués comme nous le sommes. Freud suggère qu'il y a dans notre organisation des éléments qui nous rendent particulièrement réfractaires à l'acceptation et à la pratique de l'analyse. Wittgenstein soutient qu'il choisit, ce faisant, de ne voir qu'un côté de la question et pas nécessairement le plus important. La fascination exercée par les explications psychanalytiques sur l'esprit de l'homme contemporain nous révèle sans doute, sur les particularités de notre organisation, quelque chose de beaucoup plus intéressant et inattendu que le refus instinctif que nous sommes capables d'opposer, par ailleurs, à l'humiliation que peut représenter la découverte d'une vérité objective insupportable pour notre dignité.

Les textes allemands de Wittgenstein ont été cités d'après la *Werkausgabe* en 8 Bänden, publiée par Suhrkamp Verlag, Francfort, 1984. Dans le cas de Freud, lorsque les références indiquées sont celles de l'original allemand, la traduction des passages cités est la mienne.

1. Wittgenstein disciple de Freud ?

« La psychanalyse (...) ne m'apparaît pas comme la science d'une génération, mais comme la seule passion dont celle-ci soit encore capable. »

Karl Kraus, *Psychologie non autorisée* (1913).

On chercherait en vain, dans l'œuvre de Wittgenstein, une discussion approfondie et une critique élaborée et systématique de la psychanalyse. La théorie de Freud n'y fait l'objet d'aucun exposé suivi et argumenté dans le détail. L'essentiel des éléments dont nous disposons sur cette question est contenu dans les conversations qui ont été rapportées par Rhees et dans des remarques, quelquefois très brèves et allusives, qui sont dispersées dans les écrits publiés et les manuscrits de Wittgenstein. La psychanalyse est utilisée le plus souvent comme illustration dans le contexte de la discussion de questions philosophiques beaucoup plus vastes ayant trait à la distinction entre les raisons et les causes et entre l'explication « esthétique » et l'explication causale, la nature du symbolisme en général, le langage, la mythologie, la métaphysique et les sciences ; et le cas de Freud est parfois rapproché de celui d'auteurs comme Darwin et Frazer dont les théories suscitent, aux yeux de Wittgenstein, des perplexités et des problèmes du même genre.

Wittgenstein a dit à Rhees qu'à un moment où il avait fini par se convaincre que la psychologie était une simple « perte de temps », il avait éprouvé, en lisant Freud, le sentiment d'une véritable révélation. « Et pour le reste de sa vie, note Rhees, Freud a été l'un des rares auteurs qu'il estimait dignes d'être lus. Il parlait volontiers de lui-même — à l'époque de ces discussions — comme d'un “ disciple de Freud ” ou d'un “ adepte de Freud ”. » Wittgenstein, qui, selon l'estimation de Rhees, a dû lire Freud peu de temps après 1919, se présentait donc encore dans les années quarante comme un de ses partisans, ce qui ne l'a pas empêché, cependant, de formuler à la même époque des jugements extrêmement négatifs sur la psychanalyse : « Freud a rendu un mauvais service avec ses pseudo-explications fantastiques (précisément parce qu'elles sont ingénieuses [*geistreich*]). (N'importe quel âne

1. L. Wittgenstein, *Lectures and Conversations on Aesthetics, Psychology and Religious Belief*, edited by Cyril Barrett, B. Blackwell, Oxford, 1966, p. 41.

a maintenant ces images sous la main pour expliquer, grâce à elles, des phénomènes pathologiques².) » Le moins que l'on puisse dire est que ce n'est pas le genre de discours que l'on attendrait d'un « disciple » ordinaire. Que Wittgenstein ait pu considérer la psychanalyse comme étant à la fois aussi importante et aussi erronée, est à première vue difficilement compréhensible. Mais on peut remarquer que c'est également, de façon générale, l'attitude qu'il a eue à l'égard des théories philosophiques qu'il critiquait (à commencer par celle qu'il avait lui-même développée dans le *Tractatus*).

Les lectures que Wittgenstein a faites de Freud semblent concerner essentiellement des œuvres publiées avant la première guerre mondiale. Les deux ouvrages qu'il cite le plus fréquemment sont la *Psychopathologie de la vie quotidienne* et surtout *L'interprétation des rêves*. Il fait également allusion à différentes reprises à l'ouvrage de Freud sur *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*. Mais, comme le fait remarquer McGuinness³, il connaissait probablement beaucoup plus de choses simplement par osmose. Les *Etudes sur l'hystérie* de Breuer et Freud figuraient dans les bibliothèques de la famille Wittgenstein; et les passages dans lesquels Wittgenstein compare sa position à celle de Freud par rapport à Breuer suggèrent fortement qu'il avait effectivement une certaine idée de leur contenu. Dans une remarque datée de 1939-1940, il note que

« Mon originalité (si c'est le mot exact) est, je crois, une originalité du terrain, et non de la semence. (Je n'ai peut-être pas de semence propre.) Jetez une semence sur mon terrain, et elle croîtra autrement que sur n'importe quel autre terrain. L'originalité de Freud, elle aussi, était, me semble-t-il, de cette sorte. J'ai toujours cru — sans savoir pourquoi — que la véritable semence de la psychanalyse provenait de Breuer, et non de Freud. Le grain semé par Breuer ne peut naturellement avoir été que tout à fait minuscule. Le *courage* est toujours original » (*Culture and Value*, p. 36).

En 1948, Wittgenstein a dit à Drury : « L'œuvre de Freud est morte avec lui. Personne ne peut aujourd'hui faire de la psychanalyse de la façon dont il le faisait. A présent un livre qui m'intéresserait réellement serait celui qu'il a écrit en collaboration avec Breuer⁴. »

On notera que, dans la remarque de 1930 où il se présente comme un penseur uniquement « reproductif », qui n'a jamais inventé lui-même un mouvement de pensée, Wittgenstein donne une liste d'auteurs dont il s'est inspiré pour son « travail de clarification » et par lesquels il reconnaît avoir été influencé, qui comprend Boltzmann, Hertz, Schopenhauer, Frege, Russell, Kraus, Loos, Weininger, Spengler, Sraffa, mais dans laquelle Freud ne figure pas (cf. *Culture and Value*, p. 19). Il est donc à première vue peu probable que l'œuvre de Freud puisse être considérée comme une des influences

majeures qui se sont exercées sur la pensée de Wittgenstein. S'il a utilisé occasionnellement la théorie freudienne comme point de départ pour son entreprise de clarification, rien n'autorise à supposer qu'il ait considéré comme particulièrement important et urgent pour ce qu'il cherchait à faire en philosophie de s'expliquer sérieusement avec elle. Il n'était évidemment pas le genre d'homme à considérer l'importance déjà quelque peu démesurée que la psychanalyse était en train de prendre dans la culture contemporaine comme une preuve de son importance philosophique.

Comme le fait remarquer Stephen Hilmy, il n'y a certainement pas de quoi donner des frissons d'extase à un spiritualiste dans les remarques que Wittgenstein formule à propos de l'usage que nous faisons de mots comme « âme » ou « esprit ». Les mots sont pour lui des instruments dont il s'agit simplement, dans ce cas-là comme dans n'importe quel autre, de décrire correctement l'utilisation. Je ne crois pas non plus qu'il y ait de quoi donner des frissons d'extase à un adepte de la psychanalyse dans les remarques positives qu'il lui arrive de faire à propos de la théorie freudienne. Mais c'est un fait que, depuis le moment où il a commencé à être à la mode en France, on a eu tendance à considérer que ce qu'il y a de plus important dans l'œuvre de Wittgenstein devait être constitué par ses remarques sur les choses « importantes », à savoir essentiellement l'esthétique, la littérature, la psychanalyse, la religion et d'autres choses du même genre, et certainement pas par la discussion des problèmes philosophiques qui ont été réellement au centre de ses préoccupations et auxquels il a consacré l'essentiel de ses réflexions. Wittgenstein souhaitait que les *Recherches philosophiques* soient oubliées le plus rapidement possible par les « journalistes philosophiques » et préservées, si possible pour des « lecteurs d'une meilleure sorte » (cf. *Culture and Value*, p. 66). Etant donné la tournure que prennent en ce moment les choses, c'est malheureusement en premier lieu par les lecteurs meilleurs qu'il pouvait espérer, même chez nous, et certainement pas par les journalistes philosophiques, que son œuvre risque d'être oubliée avant d'avoir été réellement connue.

Dans une note de ses carnets, datée de 1936, Drury parle d'une lettre de Wittgenstein, dans laquelle

« Il suggérait que, s'il acquérait les qualifications nécessaires pour être médecin, lui et moi pourrions pratiquer ensemble comme psychiatres. Il avait le sentiment qu'il pourrait avoir un talent spécial pour cette branche de la médecine. Il m'envoya comme cadeau d'anniversaire un exemplaire de *L'interprétation des rêves* de Freud. C'était, m'écrivit-il, le plus important des écrits de Freud. Lorsqu'il l'avait lu pour la première fois, il s'était dit : "Voilà enfin un psychologue qui a quelque chose à dire." Lorsque nous parlâmes de cela plus tard, il dit qu'il ne voulait pas se soumettre à ce qui était connu sous le nom d'analyse didactique. Il ne considérait pas comme une bonne chose de révéler toutes ses pensées à un étranger. La psychanalyse, telle qu'elle était présentée par Freud, était irrégulière. "C'est une procédure très dangereuse. Je connais un cas dans lequel elle a fait un mal infini" » (*Personal Recollections*, p. 151).

2. L. Wittgenstein, *Culture and Value*. (*Vermischte Bemerkungen*), edited by G. H. von Wright, translated by Peter Winch, B. Blackwell, Oxford, 1978, p. 55.

3. Brian McGuinness, « Freud and Wittgenstein » in *Wittgenstein and his Times*, edited by Brian McGuinness, B. Blackwell, Oxford, 1982, p. 27.

4. M. O' C. Drury, « Conversations with Wittgenstein », in Ludwig Wittgenstein, *Personal Recollections*, edited by Rush Rhees, B. Blackwell, Oxford, 1981, p. 168.

5. Cf. S. Stephen Hilmy, *The Later Wittgenstein*, The Emergence of a New Philosophical Method, B. Blackwell, Oxford, 1987, p. 298.

